II. Les limites de la connaissance et de la maîtrise de soi

1) L'hypothèse du déterminisme psychologique

« La conscience de soi, écrit Kant, n'est pas encore une connaissance de soi » (*Critique de la raison pure*, « Analytique transcendantale »). La connaissance immédiate et transparente que nous avons de notre propre pensée trouve ses limites dans l'expérience que ce qui se passe dans notre esprit ne nous est pas entièrement compréhensible, et peut même nous être inconnu.

Nous avons vu de quelle façon Descartes est parvenu, au terme de la seconde *Méditation métaphysique*, à la certitude de la transparence de la conscience à elle-même. Cette certitude n'est-elle cependant pas une illusion ? La conscience serait-elle à ce point transparente qu'elle parvienne à se contempler en elle-même comme dans un miroir ? Nous avons déjà pu constater que l'union intime de l'âme et du corps plaçait la première dans la dépendance des obscures exigences du second. Mais l'expérience intérieure de la vie psychique nous fait elle aussi éprouver les limites de la transparence psychologique et de la souveraineté du sujet sur lui-même.

On notera d'abord que même dans l'introspection (c'est-à-dire l'observation intérieure et consciente de nos pensées conscientes), la conscience est à la fois observatrice et observée : elle se modifie à mesure qu'elle se décrit. Et l'illusion, c'est-à-dire l'erreur intéressée, est toujours le résultat le plus probable d'un jugement dont l'auteur est à la fois juge et partie. Il n'est en effet difficile de rester neutre lorsque je réfléchis à ce que je suis.

La thèse de la transparence du sujet à lui-même s'avère donc discutable, voire illusoire. On peut d'ailleurs aller plus loin. Même si l'on fait l'hypothèse optimiste que le sujet fait preuve d'une parfaite bonne foi et d'une parfaite neutralité lorsqu'il cherche à analyser ses propres pensées, il rencontre une part d'opacité dans sa tentative de connaissance introspective. Qui sait pourquoi telle idée en fait naître une autre, pourquoi tel souvenir revient à la surface tandis que tel autre se dérobe obstinément, ou comment la pensée découvre soudain la solution d'un problème ? La conscience que j'ai de moi-même ne fait qu'ouvrir un champ indéfini à l'observation empirique de représentations qui se succèdent dans mon esprit, qui sont miennes en ce que je les pense, mais dont l'origine et l'ordre m'échappent en grande partie.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

La question du sujet
Les limites de la connaissance et de la maîtise de soi

Bien avant Nietzsche et Freud, Kant admet que la pensée et la conscience ne sont pas nécessairement synonymes, qu'il existe des pensées inconscientes :

« Avoir des représentations, et pourtant n'en être pas conscient, constitue, semble-t-il, une contradiction. Comment en effet pourrions-nous savoir que nous les avons si nous n'en sommes pas conscients ? […]
Le champ des intuitions sensibles et des sensations dont nous ne sommes pas conscients tout en pouvant conclure que nous les avons, c'est-à-dire le champ des représentations obscures, est pourtant immense chez l'homme […].
Nous jouons souvent avec les représentations obscures et nous avons intérêt à effacer de notre imagination des objets que nous aimons ou que nous n'aimons pas ; mais plus souvent encore, nous sommes le jouet de représentations obscures, et notre entendement ne parvient pas à se protéger des absurdités dans lesquelles leur influence le fait tomber, quand bien même il les reconnaît comme illusions. Il en est ainsi du désir sexuel […]. Combien d'esprit n'a-t-on pas dépensé pour jeter un voile léger sur ce qui, pour être bien aimé, n'en laisse pas moins voir, entre l'homme et l'espèce animale, comme une parenté assez proche pour exiger la pudeur ? […]
D'un autre côté, nous sommes souvent le jouet de représentations obscures qui ne consentent pas à disparaître, même si l'entendement les éclaire. […] Le proverbe russe a beau dire "on reçoit son hôte d'après son costume ; on le reconduit selon son esprit", l'entendement ne peut pas empêcher qu'une personne bien habillée n'imprime des représentations d'un certain poids ; il ne peut se donner pour but que de corriger par la suite le jugement provisoire qu'on en tire. »

(*Anthropologie du point de vue pragmatique* I^re^ partie, livre I, § 5)

Kant, on l'a vu, n'en tire pas la conséquence que le libre-arbitre serait une pure et simple illusion. Mais il suffit de pousser plus loin ce constat d'une certaine opacité de l'esprit à lui-même, ou encore de tirer des conséquences radicales des difficultés que soulève la théorie cartésienne des « passions de l'âme », pour critiquer radicalement l'idée de libre-arbitre.
Certains philosophes et scientifiques voient de fait dans la conscience le simple produit d'une *activité cérébrale* déterminée d'après des *lois physiologiques*.
C'est ce point de vue radical qu'adopte Spinoza, dès le XVII^e^ siècle, annonçant d'une certaine façon les thèses des neurosciences modernes :

« L'expérience […] n'enseigne […] pas moins clairement que la raison que les hommes se croient libres pour la seule raison qu'ils sont conscients de leurs actions et ignorants des causes par lesquelles ils sont déterminés ; elle montre en outre que les décrets de l'esprit ne sont rien en dehors des appétits [= désirs] mêmes, et sont par conséquents variables selon l'état du corps. »

(*Éthique*, livre III, scolie de la proposition II)

Nous comprenons en quoi le monisme de Spinoza s'oppose au dualisme. Derrière l'apparente maîtrise de la conscience par elle-même, c'est-à-dire derrière l'apparence de la liberté, se cacherait une simple réalité physique, à savoir certains états du corps.

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

« Ceux qui ont écrit sur les affections et la conduite de la vie humaine semblent, pour la plupart, traiter non pas de choses naturelles qui suivent les lois communes de la nature, mais de choses qui sont hors de la nature. En vérité, on dirait qu'ils conçoivent l'homme dans la nature comme un empire dans un empire » (*Éthique*, livre III, Préface).

Il n'y a, selon Spinoza, qu'un seul « ordre des choses », obéissant à un seul et même système de lois immuables (l'« empire » de la nature, selon son expression). Il n'y a aucune raison de supposer qu'un être (l'homme) constitue une exception dans cet ordre des choses, et non seulement n'obéisse pas aux lois de la nature, mais possède en lui une faculté de créer ses propres lois, qu'il soit donc comme « un empire dans un empire ». La nature est nécessairement une et homogène. « L'esprit » n'est rien d'autre que « l'idée du corps » (*Éthique*, livre II, proposition 13), c'est à dire que la totalité du contenu de notre conscience n'est rien d'autre que la copie ou le reflet ce qui se passe dans notre corps et des modifications qu'il subit.

Le problème est que le débat qui oppose Spinoza à Descartes est de nature métaphysique, c'est-à-dire qu'il repose sur des postulat impossible à prouver, ni par la raison, ni pas l'expérience. Spinoza, tout comme Descartes d'ailleurs, formule une thèse métaphysique de façon dogmatique, alors qu'aucune thèse métaphysique (par exemple l'existence de Dieu ou l'existence de l'âme) ne peut faire l'objet d'une véritable démonstration.

Kant montre que nous pouvons « penser » les objets métaphysiques, mais nous ne pouvons pas les « connaître ». Et, chaque fois que nous les pensons, nous nous heurtons à deux thèses aussi défendables l'une que l'autre, mais dont aucune n'est définitivement concluante. Il le montre à propos de l'existence de Dieu, mais aussi à propos de l'existence de l'âme.

Pourquoi n'est-il pas possible de démontrer ou de réfuter l'existence de l'âme et du libre-arbitre ? Le raisonnement seul est impuissant : il n'y a rien d'illogique à concevoir des êtres (l'homme, Dieu) obéissant à des lois qui leur soient propres et qui ne soient pas celles qui régissent les corps. Le postulat spinoziste de l'unité et de l'homogénéité de la nature n'est qu'un postulat, rien ne permet de le démontrer logiquement.

Reste donc l'expérience. Pourquoi l'expérience ne prouvera-t-elle jamais ni l'existence, ni la non-existence de l'âme (pas plus que celle de Dieu d'ailleurs) ? Prouver par l'expérience, c'est observer un phénomène sensible, l'identifier concrètement comme

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

interagissant avec d'autres phénomènes, l'intégrer à des relations de causes et d'effets. Prouver par l'expérience la faculté du libre-arbitre reviendrait à le réduire à un phénomène empirique observable, donc situé dans l'espace et dans le temps, soumis au déterminisme des lois de la nature. Or c'est, par définition, impossible : si la liberté est un phénomène qui se fait voir concrètement et qui est intégré dans des enchaînement de causes et d'effets, elle n'est plus la liberté. Il n'existe donc pas et il ne peut pas exister de science physique de la liberté. De deux choses l'une en effet. Soit la liberté est possible mais n'est pas démontrable ; soit elle est démontrable et dans ce cas elle n'existe que comme phénomène nécessairement déterminé, ce qui est contradictoire avec l'idée de liberté.

La liberté de l'homme, au sens le plus fort du terme, n'est donc pas, selon Kant, un *phénomène* (une réalité observable), mais un *noumène*. Un noumène est une réalité que nous pouvons *penser* (en grec « *noein* »), mais dont nous ne pouvons pas *faire l'expérience*, c'est-à-dire que nous ne pouvons éprouver directement par notre sensibilité ou par des instruments d'observation. Nous ne pouvons pas faire de la liberté *un objet d'expérience*, mais nous pouvons et nous devons *en penser la possibilité*. D'un point de vue nouménal, il n'y a aucune impossibilité logique à penser l'homme comme capable de se soustraire au déterminisme naturel. Il y a même, selon Kant, un intérêt *moral* de la raison à postuler l'existence de la liberté, car celle-ci est la condition de la *responsabilité* morale.

Il faut donc, selon Kant, bien séparer l'ordre du *déterminisme physique naturel* (domaine gouverné par la stricte nécessité) et le *règne des fins morales*, domaine où la liberté est non seulement possible mais aussi *moralement nécessaire*. Car une action ne peut être considérée comme morale ou immorale qu'à partir du moment où l'on attribue à l'homme la faculté du libre-arbitre.

La difficulté à tenir jusqu'au bout la thèse de la négation du libre-arbitre est d'ailleurs perceptible dans la pensée de Spinoza lui-même : aussi paradoxal que cela puisse paraître, la V^{e} et dernière partie de *L'Éthique* s'intitule « De la puissance de l'entendement ou de la liberté de l'homme ». On peut en effet voir dans la philosophie de Spinoza une philosophie de la liberté (c'est d'ailleurs ce que confirme sa pensée politique), dans la mesure où, en définitive, il considère que la connaissance des causes qui nous affectent et qui nous font agir, loin de faire de nous des êtres fatalistes, résignés et inactifs, augmente

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.

notre liberté. Plus nous connaissons les causes qui agissent sur nous, plus nous sommes capables de les maîtriser et moins nous en sommes les jouets passifs et impuissants.
Sa philosophie apparaît dès lors beaucoup plus complexe qu'elle ne semble au premier abord , mais aussi partiellement contradictoire, au moins dans certaines de ses formulations. Quoi qu'il en soit, et même s'il affirme qu'il est *théoriquement* impossible que la pensée échappe au déterminisme universel, il montre *pratiquement*, en pensant par lui-même, en critiquant ses prédécesseurs, en argumentant, en donnant surtout à sa philosophie une finalité émancipatrice, qu'on ne se débarrasse pas si facilement du postulat d'une liberté au moins relative.
On notera que ce que nous disons ici de Spinoza est pour une large part également vrai de Marx et de Freud, qui, comme nous ne verrons, mêlent une critique du libre-arbitre à une théorie de l'émancipation face aux différentes formes d'asservissement et d'aliénation.

2) Les « philosophies du soupçon »

Nietzsche, à la fin du XIX^{e} siècle, est sans doute le philosophe qui a remis en cause de la façon la plus radicale la conception cartésienne de la conscience (lui-même avait d'ailleurs de fortes réticences à se désigner comme un « philosophe », tant sa pensée sort des postulats les plus généralement acceptés dans la tradition philosophique).
L'expérience que nous faisons quotidiennement, note Nietzsche, est qu'il existe des pensées venant à l'esprit sans que nous l'ayons consciemment voulu. Selon lui, une pensée apparaît dans la conscience lorsque la pulsion inconsciente qui la contient devient suffisamment puissante pour pouvoir s'exprimer. C'est ce qu'il dit lorsqu'il affirme qu'une pensée vient quand « elle » veut et non quand « je » veux. Il serait dès lors impossible d'affirmer que le sujet « je » est la détermination du verbe « pense » :

« Nous pourrions en effet penser, sentir, vouloir, nous souvenir ; nous pourrions également "agir" dans toutes les acceptions du terme, sans avoir conscience de tout cela. La vie entière pourrait passer sans se regarder dans ce miroir de la conscience ; et c'est ce qu'elle fait encore pour nous, effectivement, dans la plus grande partie de son activité, même la plus haute, pensée, sentiment, volonté. »

(*Le Gai savoir*, § 354)

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.
Extrait gratuit de document, le document original comporte 13 pages.